

SUITE DEPECHEES.

Bulletin météorologique.

Washington, 2 septembre.— Prévisions pour la Louisiane.—Température généralement élevée; hausse continue de la température; vents du sud-est.

An Camp de Chickamauga.

Parc militaire de Chickamauga, Chattahoochee, 2 septembre.— La pluie n'a pas discontinué aujourd'hui au camp de Chickamauga. Des mesures ont été prises pour prévenir l'inondation des tentes de l'hôpital.

Le vent a soufflé avec violence à certains moments et de nombreuses tentes ont été emportées. Tous les exercices au camp ont été suspendus.

Le général Frank et son état-major ont transféré leur quartier-général à Annapolis.

La batterie A de l'artillerie légère de la Géorgie a reçu cette après-midi l'ordre de se rendre samedi matin à Griffin, où un congé de trente jours sera accordé aux hommes en attendant leur licenciement.

Les quatre batteries d'artillerie de l'Ohio partiront lundi prochain, et le 28ème de l'Indiana mardi.

Le docteur G. N. Baxter, de Chattanooga, accusé le chirurgien major Samuel J. Hubbard, du neuvième régiment du New York, de conduite indigne d'un officier et d'un gentleman.

Dans son accusation le docteur Baxter dit que le major Hubbard a proféré des jurons et des insultes à son adresse et à celle d'autres médecins de Chattanooga appelés pour soigner le sergent Frank, du neuvième régiment du New York, qui avait été blessé par un train; que le docteur Hubbard a fait transporter Frank, qui était sans connaissance, malgré les protestations des médecins, et qu'en conséquence le blessé est mort pendant son transport à l'hôpital.

Une enquête et un procès seront ordonnés. Douze hommes ont quitté l'hôpital aujourd'hui. A cinq heures on avait constaté quatre décès.

Un banquet à bord de "La Touraine".

New York, 2 septembre.—M. Ferdinand W. Peck, commissaire général des Etats-Unis à l'exposition de Paris, qui part demain avec plusieurs membres de la commission par le paquebot "La Touraine", de la compagnie générale Transatlantique, a été l'hôte d'honneur à un banquet donné ce soir dans le grand salon du navire amarré dans la Rivière du Nord.

Les centaines de dames et de messieurs invités au banquet étaient des amis personnels du commissaire de Chicago, de Washington et d'autres villes.

A la fin du dîner un discours a été demandé au commissaire. L'hôte d'honneur s'est excusé de bonne grâce et a dit: Nous sommes en face de trois graves difficultés: le manque de temps, le manque d'espace et le manque de crédits.

Nous croyons que nous pouvons surmonter toutes dans une certaine mesure, et nous entreprenons la grande œuvre qui nous est confiée par d'ardents efforts pour suppléer par de l'énergie le délai apporté à la législation nécessaire.

Nous emploierons tous les moyens diplomatiques et légitimes en notre pouvoir pour obtenir une addition à l'espace qui nous est alloué, addition qui nous est nécessaire pour faire honneur à notre nation, et nous croyons que le peuple américain demandera au congrès les crédits supplémentaires qui nous permettront de montrer

nos ressources et nos produits incommensurables.

Il y a maintenant deux importants projets en dehors de l'exposition de nos produits, et s'ils sont réalisables leur exécution sera le couronnement de notre entreprise.

L'un est l'érection à Paris par les enfants des écoles d'Amérique d'un monument sur les restes de ce chevalier de la liberté, l'immortel Lafayette, qui doit être inauguré le 4 juillet 1900.

Il sera fait de cette inauguration un grand événement qui provoquera les sentiments cordiaux de la France et forcera l'admiration du monde.

Ce monument restera à perpétuité le trait d'union entre les deux républiques, longtemps après que l'exposition de 1900 aura été dans l'histoire.

Un autre projet d'une grande portée est la construction d'un édifice par notre nation.

Nous comprenons que par notre mission nous accomplissons une grande œuvre nationale, et nous ne connaissons ni est, ni ouest, ni sud, mais nous essaierons de donner une considération égale à toutes les parties de notre commune patrie dans leurs droits à participer à l'exposition du monde.

L'intérêt porté dans notre pays à ce grand événement, comme le prouvent les réponses récentes des manufacturiers de tous les Etats de l'Union, dépasse tout ce qu'on pouvait raisonnablement espérer, et si nous pouvons obtenir les facilités nécessaires de nos amis de France, nous sommes assurés que notre grande prospérité sera de nouveau démontrée aux grandes nations du monde.

Mes amis, je vous demande maintenant de vous lever et de vous joindre à moi dans un sentiment d'union plus étroite entre les deux grandes Républiques du monde, les Etats-Unis et la France.

Puisse le grand événement qui marquera le passage d'un siècle à un autre assurer pour toujours la fraternité inaugurée par l'immortel Lafayette il y a plus de cent ans, fraternité cimentée encore par la diplomatie amicale de l'ambassadeur de France, qui a apporté les bienfaits de la paix après notre lutte récente avec un ennemi étranger. Lafayette et Cambon, le chevalier de la liberté du dix-huitième siècle, le sage diplomate du dix-neuvième.

Le peuple américain ne les oubliera jamais, non plus que leur mère-patrie, la France.

Un banquet à bord de "La Touraine".

New York, 2 septembre.—M. Ferdinand W. Peck, commissaire général des Etats-Unis à l'exposition de Paris, qui part demain avec plusieurs membres de la commission par le paquebot "La Touraine", de la compagnie générale Transatlantique, a été l'hôte d'honneur à un banquet donné ce soir dans le grand salon du navire amarré dans la Rivière du Nord.

Les centaines de dames et de messieurs invités au banquet étaient des amis personnels du commissaire de Chicago, de Washington et d'autres villes.

A la fin du dîner un discours a été demandé au commissaire. L'hôte d'honneur s'est excusé de bonne grâce et a dit: Nous sommes en face de trois graves difficultés: le manque de temps, le manque d'espace et le manque de crédits.

Nous croyons que nous pouvons surmonter toutes dans une certaine mesure, et nous entreprenons la grande œuvre qui nous est confiée par d'ardents efforts pour suppléer par de l'énergie le délai apporté à la législation nécessaire.

Nous emploierons tous les moyens diplomatiques et légitimes en notre pouvoir pour obtenir une addition à l'espace qui nous est alloué, addition qui nous est nécessaire pour faire honneur à notre nation, et nous croyons que le peuple américain demandera au congrès les crédits supplémentaires qui nous permettront de montrer

nos ressources et nos produits incommensurables.

Il y a maintenant deux importants projets en dehors de l'exposition de nos produits, et s'ils sont réalisables leur exécution sera le couronnement de notre entreprise.

L'un est l'érection à Paris par les enfants des écoles d'Amérique d'un monument sur les restes de ce chevalier de la liberté, l'immortel Lafayette, qui doit être inauguré le 4 juillet 1900.

Il sera fait de cette inauguration un grand événement qui provoquera les sentiments cordiaux de la France et forcera l'admiration du monde.

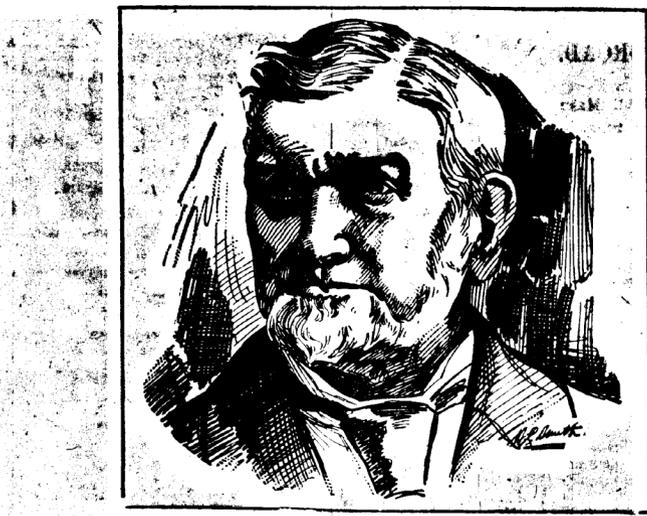
Ce monument restera à perpétuité le trait d'union entre les deux républiques, longtemps après que l'exposition de 1900 aura été dans l'histoire.

Un autre projet d'une grande portée est la construction d'un édifice par notre nation.

Nous comprenons que par notre mission nous accomplissons une grande œuvre nationale, et nous ne connaissons ni est, ni ouest, ni sud, mais nous essaierons de donner une considération égale à toutes les parties de notre commune patrie dans leurs droits à participer à l'exposition du monde.

L'intérêt porté dans notre pays à ce grand événement, comme le prouvent les réponses récentes des manufacturiers de tous les Etats de l'Union, dépasse tout ce qu'on pouvait raisonnablement espérer, et si nous pouvons obtenir les facilités nécessaires de nos amis de France, nous sommes assurés que notre grande prospérité sera de nouveau démontrée aux grandes nations du monde.

Mes amis, je vous demande maintenant de vous lever et de vous joindre à moi dans un sentiment d'union plus étroite entre les deux grandes Républiques du monde, les Etats-Unis et la France.



WILFORD WOODRUFF. Mort du Président de l'Eglise Mormone.

San Francisco, Californie, 2 septembre.— M. Woodruff, président de l'Eglise Mormone, est mort ce matin à l'âge de quatre-vingt-onze ans, à la résidence du colonel Isaac Trumbo.

La révision du procès Dreyfus.

Londres, 2 septembre.—Une dépêche spéciale de Paris à l'Evening Standard annonce que le cabinet français a décidé la révision du procès Dreyfus.

Démision prochaine de plusieurs officiers de l'état-major général français.

Paris, France, 2 septembre.—"La Patrie" annonce cette après-midi que plusieurs officiers de l'état-major général ont décidé d'envoyer prochainement leur démission et de divulguer tout ce qu'ils savent de l'affaire Dreyfus.

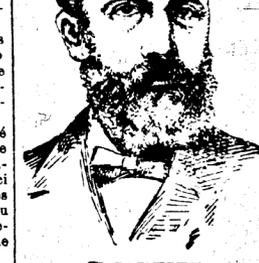
Un officier déclare que la guerre suivra inévitablement les révélations qui seront faites au sujet des machinations d'un gouvernement étranger.

La question de la révision du procès Dreyfus.

Paris, 2 septembre, onze heures du soir.— Le rapport mis en circulation par une agence de nouvelles annonçant que la révision du procès Dreyfus était décidée semble prématuré.

On fait remarquer qu'une révision peut être décidée par le cabinet sans la présidence de M. Faure. Or, aucune séance n'a encore été tenue. Toutefois, M. Cavaignac, ministre de la guerre, s'est entretenu avec

le ministre de la justice, et M. Brisson, président du conseil et ministre de l'intérieur. On pense que ces entretiens avaient trait à la question de la révision du procès Dreyfus, mais aucune information à cet égard n'a été donnée au public.



M. SARRIEN, ministre de la justice, et M. Brisson, président du conseil et ministre de l'intérieur.

La grande leçon à tirer de la guerre.

Impossible de nier les victoires de la marine et des armées de terre de l'Union américaine; elles ont été tout-à-la-fois éclatantes et fondroyantes. Impossible de contester la valeur de leurs conquêtes dans les deux Océans Atlantique et Pacifique; il ne s'en est jamais fait de plus rapides, de plus imprévues, de plus complètes, dans les temps modernes.

C'était le premier essai sérieux que l'on faisait des engins de destruction modernes, que les européens n'avaient pas encore osé mettre en œuvre. Il s'est trouvé une nation nouvelle, pleine d'ardeur et d'entrain, qui a eu cette audace, et elle a réussi. Audaces fortuna juvat, dit le proverbe: une fois de plus, il a eu raison.

Cependant, il y a une ombre à ce brillant tableau, un revers à cette éblouissante médaille: les maladies. Après de pareils triomphes, qui sont à peu près sans précédents dans l'histoire de l'humanité, il n'y a pas de honte à l'avouer: victorieuse partout, sur terre comme sur mer, contre les hommes, l'Union a été vaincue par les éléments, par le climat.

Il n'est plus question que de cela dans les journaux, du Nord et du Sud.

Il y a les pessimistes qui critiquent à outrance, qui prétendent que tout a été mal fait, et que les autorités ont manqué tout à la fois de prudence, de prévoyance, d'expérience.

Il y a les optimistes, qui déclarent que tout ce qui s'est fait est de l'abri de reproche.

Ces deux manières de voir sont faussées et, surtout, injustes. L'expérience n'en pouvait avoir, puisque c'était le premier essai que l'on faisait en ce genre. Quant à la négligence, il est difficile de la prendre en dagrant délit.

Ce qui se passe en ce moment parmi nous, le prouve clairement. La fièvre jaune avait éclaté dans l'armée et tout faisait prévoir qu'elle se propagerait et finirait par envahir le pays. On a pris, de tout les côtés, tant de précautions que l'épidémie a été étouffée dans son germe.

Il y a cependant des maladies qui se sont développées d'une façon

son tout-à-fait inattendue, et qui provient que, sous de pareils climats, les grandes agglomérations d'hommes sont toujours dangereuses.

C'est ce grave sujet qui doit attirer l'attention des hommes d'Etat, des savants et des lumières de la science médicale.

Il est de toute nécessité que l'on procède à une enquête sérieuse sur les faits lamentables qui se sont passés dans les camps, depuis le commencement de la guerre.

Quelle que soit la politique qu'adopte l'Union, dans l'avenir, elle est désormais exposée à des conflits qui, comme celui qui vient de se terminer, peuvent aboutir à de véritables désastres.

Il faut donc se prémunir contre le retour de pareils maux. La science seule est capable d'y remédier. C'est à elle qu'est la parole, en ce moment. Une enquête minutieuse faite en dehors de toutes les préoccupations de la politique, par les lumières de la science médicale, ne peut que rendre d'énormes services à l'humanité, en général, et à l'Union, en particulier.

Aux chercheurs d'or.

Après la Californie, le Transvaal, le Klondyke et l'Alaska, voici qu'un nouveau domaine s'offre à la convoitise des chercheurs d'or: domaine encore inexploré, plus vaste et plus riche mille fois que tous les placers connus jusqu'à ce jour, puisqu'il occupe les trois quarts du globe et qu'il n'est autre que l'Océan. Dès 1872, le chimiste Soustard avait reconnu que l'eau de mer recelait de l'or; mais il n'avait accordé aucune importance à son intérêt, tout scientifique, estimant que le métal précieux ne s'y trouvait mêlé à l'eau que dans des proportions infinitésimales. Tout récemment, au contraire, M. Crocker, professeur à l'Ecole des Mines de Colombie, reprit ses expériences, installa dans le Maine une usine et envoyait au bureau des Essayeurs de New-York treize lingots d'un alliage d'or et d'argent, extrait de l'eau de mer par un procédé nouveau d'électrolyse qu'il garda encore secret. Son usine, actuellement pourvue de 100 machines, est des à présent en état de produire 1,500 fr. d'or par jour; le rendement moyen est d'un grain d'or, par tonne d'eau salée. Un autre savant, M. John-W. Pack,

qui faisait en même temps que M. Crocker, des expériences analogues sur la côte du Pacifique, est même arrivé à obtenir un rendement supérieur. Les inventeurs n'ont pas encore fait connaître au public le prix de revient de cet or marin; mais ils se montrent pleins de confiance dans l'importance de leur découverte et l'avenir de cette nouvelle industrie. Soustard, qui n'avait pu isoler qu'une très faible partie de l'or contenu dans les profondeurs de l'Océan. D'après M. Crocker et Pack, l'or qui s'y trouve en dissolution représenterait plus de dix millions de tonnes. La production annuelle de l'or terrestre ne dépassant pas 200 tonnes, la «Ressource des Revenus» observe justement que les trésors de Cybèle ne sont rien à côté de ceux que garde encore Neptune.

Le mois de septembre a magnifiquement commencé au Parc Athlétique. Nous y avons vu, avant-hier et hier, une foule énorme. Mlle Jeanne Franko a remporté son succès accoutumé. Quant à l'orchestre Borghes, il s'est surpassé. Les exécutions d'hier ont été remarquables par leur entrain et leur correction. Plusieurs ensembles ont été bissés.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, ordonnera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits sur papier soigné, et sur un papier de couleur, avec une marge, et seulement sur le verso et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur écrira son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au secrétaire: Le Secrétaire général, BUN. BROWN, P. O. Box 726.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Un Poète, (suite), J. Gentil. La Maison de Charlotte ou la Jeunesse de Gathe. Le Parapluie et son Histoire. Définitions. Le Service de la Table. Vidocq, La Capture d'un Bandit. L'Idéal à vingt ans, (suite). Mondanité, La mode. L'Actualité, etc., etc.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Quand le public a vu la compagnie Erlanger, Jefferson et autres, abandonner la rue St-Charles pour aller, sous la direction de M. Rowles, ouvrir ailleurs deux théâtres, il a cru que le vieux Drury resterait fermé désormais. Il n'en était rien; un impresario du nord, le colonel John D. Hopkins, vient de louer le St-Charles pour cet hiver. Son gérant, M. Harry Earl, est arrivé hier, à la Nouvelle-Orléans, avec une compagnie complète qui va y débiter bientôt, le 11 courant.

On dit beaucoup de bien de cette troupe. Nous nous empressons d'aller l'applaudir à ses débuts, trop heureux de voir le vieux St-Charles, comme le phénix, renaître en quelque sorte de ses cendres.

Parc Athlétique.

Le mois de septembre a magnifiquement commencé au Parc Athlétique. Nous y avons vu, avant-hier et hier, une foule énorme. Mlle Jeanne Franko a remporté son succès accoutumé. Quant à l'orchestre Borghes, il s'est surpassé. Les exécutions d'hier ont été remarquables par leur entrain et leur correction. Plusieurs ensembles ont été bissés.

West End.

Le directeur musical du West End est fertile en idées. Hier, il avait très habilement composé un concert international où il a fait entendre, tour à tour, de la musique Française, Américaine, Italienne, Allemande et Russe. Le tout s'est terminé par la brillante marche "Stars and Stripes", de Souza.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, ordonnera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits sur papier soigné, et sur un papier de couleur, avec une marge, et seulement sur le verso et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur écrira son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au secrétaire: Le Secrétaire général, BUN. BROWN, P. O. Box 726.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

- Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$9.00. Pour la France, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an \$45.00. 6 mois \$22.50. 3 mois \$11.25.

Edition Hebdomadaire

Paraitant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$12.00. 6 mois \$6.00. 3 mois \$3.00. Pour la France, le Canada et l'Etranger, port compris: \$2.50. Un an \$15.00. 6 mois \$7.50. 3 mois \$3.75.

Edition du Dimanche

Paraitant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$12.00. 6 mois \$6.00. 3 mois \$3.00. Pour la France, le Canada et l'Etranger, port compris: \$2.50. Un an \$15.00. 6 mois \$7.50. 3 mois \$3.75.

Edition Quotidienne

Paraitant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$9.00. Pour la France, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an \$45.00. 6 mois \$22.50. 3 mois \$11.25.

Edition Hebdomadaire

Paraitant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$12.00. 6 mois \$6.00. 3 mois \$3.00. Pour la France, le Canada et l'Etranger, port compris: \$2.50. Un an \$15.00. 6 mois \$7.50. 3 mois \$3.75.

Edition du Dimanche

Paraitant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$12.00. 6 mois \$6.00. 3 mois \$3.00. Pour la France, le Canada et l'Etranger, port compris: \$2.50. Un an \$15.00. 6 mois \$7.50. 3 mois \$3.75.

Les abonnés peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

re du soi-disant publiciste, il n'avait pas perdu son temps, il avait tourné autour de la maisonnette, et même, en l'absence du locataire, était entré dans le petit enclos, au milieu duquel se trouvait l'habitation. Il avait effluamment examiné celle-ci pour en avoir pu tracer le plan intérieur.

Elle se composait de quatre pièces au rez-de-chaussée avec grenier au-dessus. La première pièce était une sorte de cuisine servant aussi de salle à manger; à gauche, en entrant, se trouvait un réduit qui avait dû servir à emmagasiner du charbon et du bois de chauffage; la pièce faisant suite à la salle à manger était la chambre à coucher; puis, également à gauche en y entrant, une quatrième petite pièce, pouvant servir de cabinet de toilette et ayant avec le réduit une petite porte de communication. Chacune des pièces était éclairée par une fenêtre; mais celle du réduit, dont les vitres étaient brisées et le bois vermoulu, ne pouvait plus se fermer. Aussi, rien n'était plus facile que de pénétrer dans la maison par cette ouverture.

De Migrane rentrait à son domicile presque toujours vers onze heures du soir. L'avis de Melliot fut qu'il fallait surprendre l'homme chez lui, au milieu de la nuit, qu'il fut couché ou encore debout. Alors on en aurait

facilement raison, deux revolvers étant, d'ailleurs, les meilleurs arguments pour le forcer à s'exécuter.

L'expédition proposée n'était guère du goût de Jacques; il lui répugnait de pénétrer ainsi chez de Migrane, ce qui était une violation de domicile; mais Melliot lui fit observer qu'attaquer de Migrane hors de sa demeure n'était pas sans danger; que, d'ailleurs, il pouvait ne pas avoir les papiers sur lui.

Donc, s'introduire dans la maison, ce qui était facile, et se rendre maître du locataire était ce qu'il y avait de mieux à faire. Comme cela, qu'il eût les papiers sur lui, dans un portefeuille, où qu'il fussent dans un meuble, on les trouverait.

Mme de Gassie, qui avait été d'abord très hésitante, se rendit la première à l'avis de Melliot. —Après tout, dit-elle, que pouvons-nous avoir à nous reprocher, quand nous faisons une bonne action? Ce que nous voulons, c'est mettre un malfaiteur dans l'impossibilité de commettre une infamie, c'est conjurer les plus épouvantables malheurs. Je me permets de vous rappeler vos paroles d'hier, monsieur le comte: "La fin justifie les moyens."

—Je me rends, madame la baronne, répondit le jeune homme. Alors il fut convenu qu'on agirait le jour même.

A dix heures, on sortait de l'hôtel de France et, silencieusement, on se dirigeait vers la demeure de l'ex-policier.

XV VISITE NOCTURNE.

C'était ce soir-là, que la haïnesse Eléna devait se retrouver avec de Migrane et, selon sa promesse, se laisser conduire dans la petite maison.

Exacte au rendez-vous, à dix heures et quelques minutes, la créole rejoignait de Migrane à l'entrée de l'avenue des pawlonias.

Galamment il offrit son bras à Eléna, ce qu'il n'avait pas encore fait. Elle le prit sans façon et lui dit: —Où allons-nous? —Mais chez moi. —Y tenez-vous beaucoup? —Comment, si j'y tiens! mais c'est un bonheur auquel j'aspire depuis le jour de notre causerie dans le parc de la villa; et puis, hier, vous m'avez promis.

—C'est vrai; eh bien, allons. —Oh! comme vous êtes charmante, Eléna! Ils allongeaient le pas et ne tardèrent pas à arriver à la maison. La barrière, qui avait naguère fermé l'enclos, n'existait plus. Les deux grandes pièces étaient éclairées par une lampe allumée dans la chambre à coucher et placée sur la table.

De Migrane tira une clef de sa poche et ouvrit la porte de la maison. Eléna entra et, pendant que son compagnon refermait et verrouillait la porte, elle pénétra seule dans la chambre à coucher. Elle n'avait pas la moindre émotion, elle était aussi calme que dans sa chambre à la villa.

Curieusement, elle promena ses regards autour d'elle; sur la cheminée, dans deux vases de porcelaine, il y avait des bouquets de roses d'une grande fraîcheur; sur le marbre d'une commode, deux autres vases avaient chacun une gerbe de roses, fraîches comme les autres. Elles avaient été cueillies le matin ou dans la journée.

Eléna avait le sourire sur les lèvres. A son tour, de Migrane entra dans la chambre, dont il ferma la porte. —Il paraît que vous aimez beaucoup les fleurs, les roses, lui dit la créole. —Sans doute, ma charmante; mais celles que vous voyez sont ici pour vous; je n'ai pas trouvé mieux pour vous recevoir en mon humble logis et y fêter votre présence.

—Je vous remercie de votre gracieuse attention: ces fleurs sont de toute beauté. —Eléna, chère Eléna; c'est dans un palais magnifique que je serais heureux de vous recevoir; tenez, je voudrais avoir un royaume pour vous en faire la souveraine; mais n'importe,

vous n'en êtes pas moins ma reine! En parlant, il lui avait entouré la taille de son bras et la serrait contre sa poitrine. Elle se laissa embrasser, puis doucement elle se dégagea. —Monsieur de Migrane, où est la lettre? Je voudrais la voir. —Vous y tenez? —Beaucoup.

Il sortit son portefeuille de la poche de son veston et, dans un des compartiments, prit une lettre dans son enveloppe; il plaça la suscription sous les yeux de la jeune fille, qui lut: Pour remettre à Mademoiselle Valentine Merssen.

—Oui, dit-elle, je reconnais l'écriture de M. de Valmont. —Et vous allez voir sa signature. Il tira la lettre de l'enveloppe et, la tenant, il ne présentait que la fin à Eléna. Elle lut: "Chère adorée, à toi mon cœur, à toi mon âme!"

—"JACQUES DE VALMONT". —C'est jolie dit-elle, et à en juger par cette dernière phrase, la lettre doit être un bijou de sentimentalité. —Elle contient à peu de chose près ce qu'il y avait dans celle que Mme Barrott et M. de Valmont ont brûlée.

—Voyons, est-ce que vous ne voulez pas que je la lise? fit-elle, accompagnant ses paroles de son regard languoureux. —Vous rappelez-vous ce que disait celle qui a été brûlée? —Non; vous l'avez lue à la Parisienne presque à voix basse et c'est à peine si j'ai pu entendre quelques mots. —Allons, dit-il après un moment d'hésitation, je ne veux pas vous refuser le régal de ce poulet d'amour. Et il permit à la petite main de la créole de saisir la lettre. Elle la lut lentement, les yeux étincelants. —Rien n'y manque, tout y est, c'est parfait, prononça-t-elle d'une voix sourde. Puis enveloppant de Migrane d'un long regard auquel elle donna l'expression de la tendresse: —Donnez-la moi, dit-elle. —Pas maintenant, ma chère Eléna, vous l'aurez le jour où vous m'apporterez le chèque d'un million sur la Banque de France signé par Valentine Merssen, femme Barrott. Comme la créole ne rendait pas la lettre, il la lui enleva des mains, la remit dans son portefeuille et la réintégra dans le portefeuille, qu'il laissa sur la table. Eléna avait suivi ses mouvements avec une agitation fiévreuse et les yeux luisants comme des tisons. —Quelle chaleur il fait ici, s'étonna-t-elle, en se laissant

tomber sur un siège. —C'est vrai, fit de Migrane, nous manquons d'air. Et il ouvrit la fenêtre toute grande. Il revint près d'Eléna et voulut lui prendre les mains. —Non, dit-elle d'un ton sec. —Oh! Eléna! —Vous dites que vous m'aimez et vous ne faites rien pour me le prouver. —Je vous aime, je vous adore, ma belle Eléna, et c'est mon amour qui me donne la force de vous protéger contre vous-même, de défendre en même temps vos intérêts et les miens. —Je suis venue ici bien ré